

L'AUTOBIOGRAPHIE

THOMAS EDISON

LES SECRETS DE L'INVENTEUR QUI A
ECLAIRE LE MONDE



CADEL
Editions

THOMAS EDISON

L'AUTOBIOGRAPHIE

Éditions
Steven Cadel

Pour découvrir la suite : [HTTPS://AMZN.TO/2HYLROI](https://amzn.to/2HYLROI)

Copyright © 2019 Éditions Cadel

Tous droits réservés — All rights reserved.

ISBN-13 : 979-10-95040-05-7

Pour découvrir la suite : [HTTPS://AMZN.TO/2HYLROI](https://amzn.to/2HYLROI)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Chaque livre peut changer une vie. Nous croyons en la force des idées, et en leur capacité à changer et améliorer nos vies.

Dévorez les livres, mais pas seulement.
Mettez en œuvre les idées qu'ils contiennent.

Nous tenions également à vous remercier pour l'achat de ce livre. Les Éditions Cadel soutiennent l'association Mécénat Cardiaque en reversant une partie des bénéfices. L'association Mécénat Cardiaque permet à des enfants souffrant de malformations cardiaques de venir en France et d'être opérés.

SOMMAIRE

PREFACE de la nouvelle édition	XI
PREFACE de l'édition originale	1
PREMIERE PARTIE : <i>Note autobiographique</i>	3
DEUXIEME PARTIE : <i>Le cinéma et l'art</i>	23
I - L'argent et l'industrie cinématographique	23
II - Les débuts du cinéma.....	29
III - De la musique	40
IV- Notre avenir musical.....	45
TROISIEME PARTIE : <i>Guerre et paix</i>	53
I - De l'énergie atomique	53
II - Les probabilités d'une guerre	55
III - La mise en valeur de nouvelles sources d'énergie	56
IV - Les guerres de demain	57
V - Des conférences de désarmement	58
VI - La lutte contre l'extrémisme.....	62
QUATRIEME PARTIE : <i>L'éducation et le travail</i>	71
I - L'éducation et la vitesse	71
II - Un enseignement suranné.....	76
III - Les tests de mémoire	79
IV - L'habitude d'oublier	83
V - La nouvelle génération	84
VI - L'agitation de la jeunesse	86
VII - Maturité et jeunesse.....	88
VIII - Le recrutement des employés et l'éducation.....	93
IX - La volonté de travailler.....	107
X - L'école des affaires.....	108
XI - De l'éducation visuelle.....	112
CINQUIEME PARTIE : <i>La philosophie de Tom Paine</i>	119

SIXIEME PARTIE : <i>L'Homme et la machine</i>	131
I - L'Homme et la machine	131
II - Ils ne veulent surtout pas réfléchir	137
III - La machine et le progrès	142
IV - Ils font ce qu'ils aiment faire.....	150
V - Le sort de l'inventeur.....	151
SEPTIEME PARTIE : <i>Pour un monde meilleur</i>	155
I - Le désir du changement	155
II - L'âge et la perfection	156
III - L'influence de la peur sur la situation économique	157
IV - De l'étalon-or.....	165
V - Les nations et l'étalon-or.....	168
HUITIEME PARTIE : <i>Le royaume de l'au-delà</i>	179
I - De la survie	179
II - Les retours en arrière de la vie	184
III - Des unités de mémoire.....	189
IV - Les mystères de la vie	190
V - Du spiritisme	207
VI - La communication avec les esprits	212
LE JOURNAL.....	221
BONUS	245

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION

« Si nous faisons tout ce que nous sommes capables de faire, nous en serions abasourdis. » Edison

Qui était réellement Thomas Edison ?

Dans le développement industriel et technologique du XIXe siècle, Edison s'impose comme l'un des inventeurs les plus prolifiques de son temps, de l'ampoule électrique en passant par la phonographie qui font partie de ses inventions les plus célèbres. Il est l'inventeur qui a révolutionné la vie de millions d'êtres humains. Pourtant ce livre va nous le présenter sous un nouveau jour.

Parfait autodidacte, il lira de grands auteurs tels Charles Dickens ou Shakespeare et viendra à bout de nombreux ouvrages traitant de science pour devenir le génie que l'on connaît. Ce génie avait une vision révolutionnaire de l'âme humaine. Nous serions dirigés par des « unités de vie ». Découvrez dans ce livre, comment Edison explique qu'après notre mort, elles se transfèrent dans un autre corps. Pour lui, « l'âme de l'homme est immortelle », d'où les phénomènes de déjà-vu, les traits innés et la réincarnation.

Afin de démontrer ce concept, Thomas Edison souhaitait inventer le “nécrophone”, un projet qu’il n’a pas pu réaliser avant sa mort. Cet appareil aurait dû permettre la communication avec les morts, en enregistrant leur voix ou d’autres sons.

Quel scientifique, inventeur, me direz-vous, ne sait pas poser la question, comment définir l’âme ? Et celle récurrente, que devient-elle après la mort ? Il souhaitait avoir les réponses avec son “nécrophone”. Peut-être un jour nous aurons la réponse...

Je remercie Steeven d’avoir réédité cette biographie qui je l’espère vous apportera autant d’inspiration qu’elle m’en a amené.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Frédérique Montrésor
Emotional Designer

PRÉFACE DE L'ÉDITION ORIGINALE

Peu d'hommes ont apporté au bien-être et au confort de la société actuelle une contribution plus importante que Thomas Alva Edison. C'est grâce au génie inventif de ce bricoleur sans prétention que l'incandescence de la lumière électrique éclaire aujourd'hui les foyers des masses populaires, c'est encore grâce à lui que les ondes répandent dans le monde entier des flots d'harmonies immortelles. Et ce sont également ses efforts qui ont permis au « Théâtre sur l'écran » d'atteindre tous les hameaux du globe.

Avec ses mille et quelques inventions, Edison symbolise d'une façon parfaite l'avènement de l'ère électro-industrielle de notre époque.

Par sa méfiance envers les doctrines de la science abstraite, Edison fait presque figure de Franklinien. Il était un homme de la recherche pratique et un passionné des expériences bien plus qu'un théoricien ingénieux. Ses inventions constituaient l'aboutissement d'un travail méthodique, le

résultat d'une exploration tenace, au cours de laquelle il fouiller inlassablement l'immense domaine de la physique. On cherche un événement dans sa longue carrière une seule découverte qui eût été accidentelle.

Ses connaissances littéraires étaient disparates, sporadiques et dépourvues de tout système, il s'était presque entièrement instruit lui-même. Il pouvait lire pendant une heure de la *Police Gazette* pour se plonger ensuite, encore durant une heure, dans la *Revue des mathématiques supérieures*. Fils du peuple, obligé, dès l'âge de douze ans, de travailler afin de gagner sa vie et de pouvoir acquérir son « équipement expérimental », il luttait continuellement, de toutes ses forces, pour l'amélioration des conditions d'existence du peuple. Il était incontestablement, suivant l'expression de Marconi, « un des plus grands bienfaiteurs du monde ».

Dans ce volume, les éditeurs se sont efforcés de présenter au public une sélection des idées et philosophie d'Edison, choisies parmi les notes, les déclarations et les observations du grand inventeur. Le lecteur constatera qu'un grand nombre de ces remarques occasionnelles — faites des dizaines d'années auparavant — ont aujourd'hui une signification très nette d'actualité. Ses considérations sur des sujets relevant de domaines variés — la morale, la philosophie, la musique, la pédagogie — nous montrent un mélange très rare d'humeur capricieuse et de profonde sincérité.

Dagobert David Runes¹

Philosophe et Auteur

¹ (1902-1982)

PREMIERE PARTIE
NOTE AUTOBIOGRAPHIQUE

PREMIERE PARTIE

NOTE AUTOBIOGRAPHIQUE

En essayant de perfectionner un appareil quelconque, il m'arrive de me heurter brusquement à un mur de granit haut de cent pieds. Si, après avoir essayé une seconde, une troisième et une quatrième fois, je ne réussis pas à franchir ce mur, je me tourne vers un nouveau travail. Puis, un beau jour, peut-être des mois ou même des années plus tard, une découverte faite soit par quelqu'un d'autre, soit par moi-même, ou encore un événement survenu dans je ne sais quelle partie du monde me fournira le moyen d'escalader au moins partiellement l'obstacle.

Jamais, quelles que soient les circonstances, je ne me permets de perdre courage. À ce propos, je me souviens de l'épisode suivant : travaillant à la réalisation d'une invention déterminée, nous avons procédé à plusieurs milliers d'expériences sans parvenir à résoudre le problème ; le jour où l'ultime expérience se révéla comme un échec complet, un de mes assistants manifesta son découragement et son écœurement de voir que, malgré nos efforts acharnés, nous « n'avions rien trouvé du tout ». Je lui affirmai joyeusement qu'au contraire, nous avons trouvé quelque chose. Car nous savions à présent avec une certitude absolue qu'il était impossible d'atteindre notre but de cette manière-là, et que nous allions être obligés d'essayer une méthode tout à fait

différente. Parfois, nous pouvons ainsi tirer de nos échecs des leçons précieuses, à condition d'avoir mis dans notre travail le maximum de nos forces intellectuelles, morales et physiques.

∞

Je commençais à devenir sourd quand j'avais à peu près douze ans. Je venais de trouver une place comme vendeur de journaux dans les trains de la Compagnie du « Grand Trunk », et on suppose que la lésion qui m'a valu ma surdité définitive provient de ce que, fréquemment, les employés me soulevaient par les oreilles pour me déposer dans le fourgon. Cela débuta par des maux d'oreille, suivis d'une légère surdité qui, peu à peu, s'aggravait à un tel point qu'au théâtre, je n'entendais plus qu'un mot par-ci, un mot par-là. Par conséquent, les comédies et la plupart des autres « distractions » perdirent tout intérêt pour moi, bien que, dans l'ensemble, je fusse capable de combler par l'imagination les lacunes dues à la défaillance de plus en plus totale de mon ouïe. J'aime croire, d'ailleurs, que je n'ai pas perdu grand-chose. Finalement, les maux d'oreille disparurent, et ma surdité devint complète et permanente.

À cette époque-là, il ne devait pas y avoir, je suppose, de grands spécialistes dans la région où j'habitais alors, mais je consultai plusieurs médecins. Aucun d'eux ne put m'aider.

Depuis, j'ai toujours été sourd, et le fait que, d'après les docteurs, ma surdité ne cesse de s'aggraver, ne me préoccupe nullement. Je suis à présent affligé de cette infirmité depuis tant d'années que je suis parvenu, en ce qui concerne cette diminution de mes capacités physiques, à une parfaite sérénité, et ma surdité, loin de constituer une gêne pour moi, m'a rendu de grands services.

Dès le début, aussitôt que les douleurs eurent cessé, ce fut justement la surdité qui me poussa à lire énormément. Il est d'ailleurs absurde de comparer la surdité à la cécité ; un aveugle est infiniment plus à plaindre qu'un sourd, quoique, en général, les aveugles paraissent bien plus heureux que la plupart des personnes jouissant de toutes leurs facultés.

Mon refuge était la Bibliothèque municipale de Détroit. Si mes souvenirs sont exacts, je commençai par le premier livre du rayon du bas pour dévorer ensuite tout le reste, l'un après l'autre. Je n'ai pas lu quelques livres ; j'ai lu la bibliothèque entière. Puis, je découvris une collection intitulée « Encyclopédie littéraire à la portée de toutes les bourses » et je lus tous les volumes de cette série publiée par un éditeur de Dublin.

Je lus *l'Analyse de la mélancolie* de Burton — une lecture plutôt ardue pour un garçon de mon âge. Ou, plus exactement, cette lecture m'aurait paru ardue si ma surdité ne m'avait pas appris que presque n'importe quel livre peut être agréable ou instructif. À l'époque où je m'attaquais à *l'Analyse de la mélancolie*, j'étais déjà en mesure d'apprécier tous les genres de bonne littérature, et j'avais constaté qu'on ne peut trouver pratiquement aucun plaisir à lire des livres sans valeur. Après avoir terminé *l'Analyse de la mélancolie*, je m'attaquai aux *Principes* de Newton.

Tout en me débattant dans la jungle des lectures consacrées à la mathématique, je m'octroyais de temps en temps quelques moments de détente en lisant des œuvres purement littéraires écrites par les meilleurs auteurs anglais. Je persistais cependant à étudier essentiellement les mathématiques, jusqu'au jour où j'en fus écœuré. Il est vrai que j'avais alors acquis toutes les connaissances dont j'avais réellement besoin, mais je n'étais pas parvenu au degré de perfection que j'avais eu l'intention d'atteindre.

Ces lectures furent la seule instruction dans le domaine des mathématiques que je n'aie jamais eue, et je ne suis pas réellement un mathématicien ; j'arrive cependant, même dans les sphères supérieures de cette science, à m'approcher, à quelque chose comme dix pour cent près, du résultat précis. Je me rappelle un expert employé par Smith, Fleming et Cie, une importante maison de commerce écossaise ; on m'avait envoyé là-bas, à une époque où j'étais encore relativement jeune², afin de le consulter au sujet de quelques expériences concernant le câble transatlantique et, au cours de nos entretiens, nous eûmes à nous occuper d'un problème de statique. L'expert travailla sur cette question durant quatre heures. Quant à moi, j'avais terminé mes calculs au bout d'une demi-heure, et ma solution différait de celle obtenue par l'expert seulement de dix pour cent, ce qui constituait une précision amplement suffisante pour le but que je poursuivais.

Quand j'étais encore vendeur de journaux aux chemins de fer de « Grand Trunk », j'eus un jour l'occasion d'apprendre qu'on peut gagner de l'argent simplement en réfléchissant intelligemment, et comme j'étais très pauvre, je savais déjà que l'argent est une chose précieuse. À mon avis, l'ignorance de ce fait primordial présente, pour tous les jeunes gens, un handicap plus grave que la surdité. Ceci se passait à une époque déjà lointaine. Les États-Unis se trouvaient alors en pleine guerre civile, la bataille de Pittsburgh Landing, appelée parfois aussi la bataille de Shiloh, approchait de son point culminant et j'étais déjà presque complètement sourd. Dans mon isolement (j'avais parfois l'impression de vivre dans une île déserte), j'avais le temps de réfléchir. Je me disais que, si je pouvais être le

² Le voyage en Angleterre était en 1873.

premier à apporter, aux petites localités situées sur la ligne, au moins une indication des nouvelles importantes qui devaient incessamment nous parvenir à Détroit, j'allais certainement réaliser une affaire exceptionnelle — toujours à condition d'être en avance sur les expéditions normales de journaux.

À Détroit, nous savions que la lutte était acharnée. Les gens des petites villes allaient l'apprendre d'abord par les bulletins officiels. Et il était certain qu'ils se jetteraient avidement sur les journaux pour y lire comment soixante mille hommes des armées du Nord et du Sud avaient trouvé la mort au cours de ces combats sanglants.

Je courus donc aux bureaux de la *Presse libre de Détroit* et demandai à M. Seitz, le secrétaire général, s'il voulait me faire confiance pour mille journaux. Bien qu'il eût l'air de croire que j'avais subitement perdu la raison, il me dit de m'adresser à M. Story, le directeur. M. Story m'examina longuement, de la tête aux pieds. J'étais pauvrement habillé ; il hésita, mais, finalement, il dit à M. Seitz de me faire remettre les journaux.

Avec bien des difficultés, je réussis à les transporter à la gare et à les mettre dans le fourgon à bagages ; puis, je procédai à l'exécution de mon plan. Je connaissais, tout le long de la ligne, les chefs de gare — qui faisaient en même temps fonction de télégraphistes — et j'avais fait d'eux mes amis, en leur donnant du sucre candi ou d'autres friandises que vendaient, à cette époque-là, tous les gamins travaillant dans les trains. C'étaient, sans aucune exception, de très braves gens qui s'étaient montrés très bons envers moi. Je leur télégraphiai donc, avant mon départ, grâce à la gentillesse du chef de gare de Détroit — un autre de mes amis — pour leur demander d'afficher des avis informant tout le monde qu'à l'arrivée du train, j'allais vendre des journaux contenant

les premiers détails de la grande bataille.

À la première halte, je pus déjà constater que la réussite de mon plan dépassait de loin mes espoirs les plus hardis. D'un bout à l'autre du quai, se pressaient des hommes et des femmes impatients de lire le journal. Après un seul regard sur cette foule, je décidai d'élever le prix de cinq cents à dix, et malgré cette augmentation, tout le monde acheta le journal. À Mount Clemons, la station suivante, j'augmentai le prix de dix cents à quinze. Les affiches avaient produit le même effet dans toutes les autres localités. Lorsque le train arriva à Port Huron, j'avais porté le prix de la Libre Presse de Détroit de ce jour-là à trente-cinq cents, et personne ne s'était abstenu de l'acheter.

La réalisation de cette idée me rapporta une somme suffisante pour me permettre d'apprendre la télégraphie. C'était un projet que je caressais depuis longtemps, car, déjà, j'avais découvert que ma surdité ne m'empêchait nullement d'entendre le cliquetis d'un télégraphe lorsque je me trouvais aussi près de l'appareil qu'un opérateur doit toujours l'être. Dès le début, je constatai que, pour un télégraphiste, la surdité constituait incontestablement un avantage. Alors que j'entendais parfaitement et sans avoir à craindre la moindre défaillance le bruyant tic-tac de l'instrument, je ne percevais aucun autre bruit, ce qui me mettait à l'abri de toute distraction. Je n'entendais même pas cliqueter les appareils voisins du mien. Bientôt, je fus connu comme un télégraphiste très rapide, surtout pour recevoir les messages.

Je dois mentionner également que j'étais exclu de cette forme particulière des relations sociales qu'on appelle le bavardage. Et j'en suis fort heureux. J'étais incapable, pour ne citer qu'un exemple, d'entendre les conversations des dîneurs dans les pensions et les hôtels où je prenais mes repas après être devenu télégraphiste. Comme ma surdité

me dispensait de participer à ces bavardages, j'avais le temps et la possibilité de réfléchir aux problèmes qui me préoccupaient. Je suis certain qu'à l'heure actuelle, mes nerfs sont plus forts et plus solides qu'ils ne le seraient si j'avais entendu toutes les banalités et les phrases insipides que les personnes normales entendent quotidiennement. Quant aux choses vraiment utiles à entendre, je les ai toujours parfaitement entendues.

C'est pour la même raison, je suppose, que je suis encore aujourd'hui capable d'écrire sans que mes mains tremblent. Peu d'hommes de mon âge peuvent en dire autant. Des nerfs solides sont peut-être un avantage suffisant pour compenser la surdité. Chaque fois que j'arrive à New York, j'ai l'impression de me trouver dans une ville assez calme. Aussi incroyable que cela puisse paraître, même l'animation fiévreuse de cette immense cité ne parvient pas à me fatiguer. Le surmenage nerveux que nous impose la vie moderne provient, je pense, en majeure partie de tout ce qui pénètre dans notre cerveau par les conduits auditifs.

Lorsque le métro aérien de la Neuvième Avenue fut mis en service, beaucoup de Newyorkais se plaignirent amèrement du vacarme des trains ; certaines personnes se lancèrent dans une véritable croisade contre la compagnie. Je fus envoyé à New York pour faire un rapport sur cette question. Et ce fut mon ouïe défectueuse qui me permit de découvrir la cause réelle de ce tintamarre infernal. Car mes oreilles ne percevaient, bien entendu, que la partie la plus insupportable du bruit, et je pus ainsi déterminer que ces ennuis provenaient essentiellement des joints des rails. Les autres experts n'avaient pu s'en rendre compte parce qu'ils avaient entendu un bruit trop confus pour pouvoir distinguer des détails.

Les gens doués d'une bonne ouïe se sont si bien

accoutumés au vacarme de la civilisation moderne qu'il est devenu pour eux une véritable nécessité. Si, tout à coup, le bruit de Broadway devait cesser, les habitués du centre de New York disparaîtraient et s'en iraient ailleurs. Pour moi, cependant, Broadway, en dépit de son animation, n'est qu'une artère paisible.

Un homme qui parle dans un hall d'usine multiplie quatre ou cinq fois le volume de sa voix, et pourtant, il aura du mal à se faire entendre par un homme avec une ouïe normale. Moi, par contre, j'entends à peu près tout ce que l'on dit dans des endroits aussi bruyants, et sans beaucoup de difficulté. À l'époque où je faisais fréquemment le trajet entre New York et Orange, je pouvais entendre les femmes échanger des confidences, se croyant à l'abri de toute indiscretion à cause du bruit que faisait le train quand il filait à toute vitesse entre deux stations. Aux arrêts, par contre, alors que mes voisins bavardaient, je n'entendais pas un seul mot de leur conversation.

Je suis persuadé que, pendant de longues années, mes oreilles s'accommodaient mieux aux conditions de la vie actuelle dans les grandes villes que celles d'un homme normal. Mais à la campagne ou dans les faubourgs plus calmes, la situation est exactement renversée. Là, l'homme avec une bonne ouïe a des avantages très nets sur moi. Pour vous en donner une idée, je n'ai pas entendu, je n'ai plus entendu le chant d'un oiseau depuis l'âge de douze ans. Mais je peux entendre tout ce qui est enregistré sur un disque de phonographe.

Je connais des hommes préoccupés par leur surdité, bien qu'ils ne soient pas moitié aussi sourds que moi. En étudiant ces hommes, on découvrira toujours qu'ils attachent beaucoup d'importance aux choses qui n'en ont guère. Ils aimeraient par exemple entendre toutes les

banalités qu'échangent leurs voisins de table. Ils regrettent amèrement leur exclusion de ces conversations stupides. S'ils voulaient permettre à leur infirmité de les pousser à lire de bons livres, ils trouveraient la vie forte agréable.

Il y a quelques années, un spécialiste vint me voir et me déclara qu'il était en mesure d'améliorer mon ouïe. Je suppose qu'il y serait parvenu. Mais je me suis refusé à le laisser essayer.

Je fais constamment des expériences avec le phonographe, et je le perfectionne sans cesse. Beaucoup de gens craignent que la radio ne finisse par tuer le phonographe en tant qu'article de vente courante, mais je sais qu'ils ont tort. Les gens tiendront toujours à entendre ce qu'ils veulent entendre et au moment précis où ils ont envie de l'entendre. Ils préféreront toujours l'audition parfaite qu'offre le phonographe aux émissions, trop souvent troublées par des perturbations atmosphériques ou des annonces publicitaires, de la radio. Et ils aimeront toujours avoir à leur disposition des voix soigneusement sélectionnées et des virtuoses de premier plan, au lieu d'être obligés de se fier à la chance et aux hommes chargés de composer les programmes radiophoniques.

Ma vue a toujours été exceptionnellement bonne. Les expériences très approfondies que j'ai faites avec des lampes à arc et d'autres lumières vives ne semblent pas l'avoir affectée le moins du monde.

Chaque jour, je lis plusieurs journaux. S'ils me parviennent en retard ou pas du tout, je suis désemparé et ne sais que faire. L'énorme développement des journaux et des magazines a contribué encore plus que le film à rendre l'ouïe pratiquement superflue.

Il y a déjà longtemps que la nature a entrepris une lente diminution des facultés auditives des êtres humains par rapport à ce qu'étaient ces facultés dans les premiers stades de l'humanité. Or, la nature sait toujours parfaitement ce qu'elle doit faire. Le desservant d'un canon de quatorze pouces prend bien soin de se boucher les oreilles avant de tirer le cordon qui fait partir le coup. On peut trouver, dans bien des domaines, des situations analogues, mais où l'on omet, à présent, de se boucher les oreilles. Parfois, on n'y pense même pas, alors qu'il vaudrait certainement mieux le faire. J'ai entendu dire par des gens vivant dans des villes de deux ou trois mille habitants par exemple, que le calme du dimanche leur paraît déprimant. Ces gens-là sont devenus esclaves du bruit, tout comme d'autres sont esclaves des drogues.

Nous avons besoin de lumière, c'est-à-dire de la possibilité de nous servir de nos yeux, afin d'acquérir les connaissances sans lesquelles tout développement intellectuel serait très difficile, bien que — nullement impossible, comme nous le montre l'exemple d'Helen Keller³ qui, quoique privée et de la vue et de l'ouïe dès sa plus tendre enfance, est devenue une femme extrêmement instruite. J'ai parcouru la Suisse en voiture, de manière à pouvoir visiter de petites villes et des villages où j'ai étudié les effets de l'éclairage artificiel sur les

³ Helen Keller, née le 27 juin 1880 et morte le 1^{er} juin 1968, est une auteure, conférencière et militante politique américaine. Bien qu'aveugle et sourde à l'âge d'un an et demi, elle parvint à devenir la première personne handicapée à obtenir un diplôme universitaire. Sa détermination a suscité l'admiration, principalement aux États-Unis. Elle a écrit 12 livres et de nombreux articles au cours de sa vie. Son autobiographie *Sourde, muette, aveugle : histoire de ma vie* a inspiré la pièce, puis le film, *Miracle en Alabama*.

habitants. Dans les localités pourvues de lumière électrique, tous paraissent d'une intelligence moyenne. Dans les villages non reliés au réseau électrique, par contre, les habitants qui se couchaient avec les poules et restaient au lit jusqu'à l'aube, étaient d'une intelligence nettement inférieure.

Il m'est arrivé d'être élu membre d'un important organisme commercial. Je dus assister à plusieurs banquets, où il y eut régulièrement un nombre considérable de toasts. Tout d'abord, je regrettais de ne pouvoir entendre un traître mot de ces discours souvent fort longs. Puis, au bout d'un an, il fut décidé de les imprimer après chaque banquet, et ainsi, je pus les lire. Depuis, je n'ai plus éprouvé le moindre regret.

Un jour, un homme possédé de l'idée fixe de réformer tout le monde, eut l'idée de faire une conférence à Sing Sing. Il avait parlé environ une demi-heure quand un des détenus qui n'était nullement sourd commença à s'agiter et à pousser des cris, troublant ainsi la réunion. Aussitôt, un gardien l'assomma d'un coup de matraque, et l'orateur put continuer. Au bout d'une autre demi-heure, le détenu revint à lui et, constatant que le réformateur parlait encore, supplia le gardien de l'assommer à nouveau.

Lorsque, l'autre jour, je lus qu'un savant avait découvert un anesthésique n'agissant que quelques minutes, la première idée qui me vint à l'esprit fut que cette drogue devrait être distribuée à tous les banquets aux gens ayant une bonne ouïe.

Nous sommes en train de construire un monde dans lequel les sourds vont profiter d'un avantage incontestable. Si nous continuons dans cette voie, nous allons bientôt vivre dans un milieu ambiant insupportable pour les personnes douées d'une ouïe très fine. À présent déjà, des individus normaux

ont des difficultés sérieuses. Le bruit des voitures rapides mais dépourvues de dispositifs silencieux et le vrombissement des avions doivent inévitablement affecter leurs nerfs. Mais tout ce vacarme n'a pas de prise sur les miens, ni sur ceux de toute autre personne sourde.

La surdité a fait beaucoup de bonnes choses pour l'humanité. En ce qui me concerne, elle a été, je pense, la cause du perfectionnement du phonographe ; et elle a aussi joué un rôle important dans l'amélioration du téléphone et dans sa transformation en un instrument utilisable. Quand Bell eut construit son premier téléphone, je l'essayai, et le son transmis par l'écouteur fut si faible que je ne l'entendais pas. Je me mis à chercher un moyen de le renforcer, et je continuai mes recherches jusqu'au jour où je pus obtenir un son qui fût perceptible pour moi. Je vendis mon invention, le microphone de carbone, à la « Western Union » qui, à son tour, le vendit à Bell. Ce fut cette amélioration qui détermina le succès du téléphone. Or, si je n'avais pas été sourd, il est possible et même probable que je n'aurais jamais songé à chercher un moyen d'amplifier les sons transmis par l'appareil de Bell. Le monde ne connaîtrait peut-être pas encore le téléphone dans sa perfection actuelle si un électricien sourd ne s'était pas attelé à la tâche d'en faire un instrument de travail vraiment pratique et utilisable.

De même, le phonographe ne serait jamais devenu ce qu'il est présent si je n'avais pas été sourd. Mais c'était justement à cause de ma surdité que j'avais travaillé sans cesse à développer mes connaissances acoustiques jusqu'au moment où je pouvais être sûr que le phonographe n'enregistrait pas les résonances faussées qui sont un phénomène si fréquent. Aucun des autres chercheurs travaillant dans le même domaine ne pouvait se rendre compte de cette imperfection, justement parce qu'aucun d'eux n'était sourd. C'est uniquement grâce à ma surdité que

j'ai pu mener à bonne fin les expériences dont le résultat fut la perfection de mon appareil. J'ai mis vingt ans pour arriver à faire un enregistrement parfait d'un solo de piano, parce que la musique produite par cet instrument est pleine de résonances faussées. Maintenant, je sais comment m'y prendre — grâce à ma surdité.

Ma surdité m'a également avantage dans mes affaires, aussi étrange que cela puisse paraître. Tout d'abord, je ne me fie jamais à des accords ou à des rapports verbaux, afin d'éviter le risque de ne pas entendre tout ce que disent mes interlocuteurs. J'exige donc que tout soit couché noir sur blanc. Cela m'a épargné certaines difficultés que j'aurais pu rencontrer si j'avais eu une ouïe normale. Jamais, dans aucun cas, ma surdité ne m'a empêché de gagner de l'argent. Très souvent, elle m'a été d'un grand secours, et j'ai toujours estimé qu'elle me donne une supériorité sur les gens qui entendent normalement.

Même lorsque j'entrepris de faire la cour à ma future femme, ma surdité, loin de me gêner, m'aida considérablement. Au début, elle me fournissait une excuse pour m'approcher de ma bien-aimée bien davantage que je n'aurais osé le faire sans la nécessité de me tenir tout près d'elle afin d'entendre ce qu'elle me disait. Si je n'avais pas été forcé de surmonter ma timidité naturelle, j'aurais été peut-être trop timoré pour gagner son cœur. Et une fois que les choses avaient commencé à aller bon train, je trouvais que nous n'avions plus guère besoin de nous entendre pour nous comprendre.

Plus tard, nous communiquions en nous servant du système télégraphique. J'avais enseigné à l'éluë de mon cœur le code morse, et lorsqu'elle fut en mesure d'envoyer et de recevoir des messages, nous nous entretenions bien mieux que cela n'aurait été possible par la parole, en tapant sur nos mains

tout ce que nous avons à nous dire. Ce fut en utilisant cette méthode que je lui demandai en morse, si elle voulait m'épouser. Le mot « oui » est très facile à exprimer par des signes télégraphiques, et elle le « transmit » aussitôt. Peut-être aurait-elle été plus gênée si elle avait dû le prononcer. Un jour, lors d'une excursion dans les Montagnes Blanches, nous bavardions ainsi sans que personne ne s'en fût aperçu ; si nous avions prononcé des paroles, les autres les auraient entendues. Nous pouvions nous servir librement de petits noms tendres, bien qu'il y eût, en plus de nous-mêmes, trois personnes dans la voiture. Aujourd'hui encore, il nous arrive parfois d'utiliser le code télégraphique. Lorsque nous allons au théâtre, elle garde durant le spectacle sa main sur mon genou et télégraphie tout ce que disent les acteurs, de sorte que j'arrive à peu près à comprendre l'action, bien que je n'entende pas un mot du dialogue.

Il est certainement possible d'enseigner n'importe quelle matière au moyen de livres et d'images filmées. Déjà, le cinéma a exercé une forte influence sur le public, la jeunesse aussi bien que les gens âgés. Il est même devenu un facteur important de la vie commerciale. Nous portons tous des casquettes de voyage anglaises parce que nous les avons vues dans un grand nombre de films et qu'elles nous ont plu. Les Australiens achètent des chaussures américaines, pour la même raison. Bientôt, la mode européenne se répandra dans certains pays asiatiques, notamment aux Indes, au Japon et en Chine, parce que les indigènes de ces régions l'ont vue sur l'écran. Je suis persuadé que le phonographe est destiné à un immense avenir, mais il est certain qu'il ne pourra jamais jouer, dans la transformation de la pensée et des mœurs du monde entier, un rôle aussi important que le film.

Pour finir : les réflexions les plus pénétrantes et les plus

fécondes ont toujours été le fruit d'une méditation solitaire. Les idées les plus fausses et les plus catastrophiques ont toujours été conçues dans le tumulte et dans l'agitation.

∞

J'avoue franchement que je lis deux journaux du matin et trois du soir, tous les principaux magazines (à part les contes, nouvelles et romans) et la plupart des publications scientifiques. Parfois, lorsque j'ai envie de flâner, je m'amuse avec un roman policier. D'ailleurs, Macaulay⁴ avait la même habitude.

À mon avis, un jeune homme devrait lire tous les jours au moins un quotidien. S'il est dans les affaires, à New York, il devrait lire en plus la *Revue new-yorkaise du Commerce*. Un ingénieur-électricien devrait lire une publication ayant trait à l'électromécanique, et ainsi de suite dans tous les domaines. Nous vivons et nous nous perfectionnons en acquérant de nouvelles connaissances.

En général, je recommande seulement des livres qui s'efforcent de décrire simplement, et dont les auteurs se servent d'un style très sobre, en utilisant des analogies avec des choses que tout le monde connaît. À mon grand regret, je suis obligé de constater que presque tous les auteurs d'ouvrages scientifiques sont incapables d'expliquer quoi que ce soit. Mais, après tout, les chefs-d'œuvre dans n'importe quel domaine sont excessivement rares.

La raison pour laquelle un grand nombre de livres

⁴ Thomas Macaulay, célèbre historien et essayiste anglais (1800-1859).

deviennent tous les ans bons à mettre au rancart est le progrès. Presque toute ma bibliothèque se compose de procès-verbaux de sociétés savantes qui ne seront jamais réimprimés. Leur valeur s'accroît constamment du fait de la rareté des volumes les plus anciens. En faisant une estimation approximative, basée sur les prix payés lors de mes achats les plus récents, je puis dire sans risquer de me tromper beaucoup que leur valeur augmente d'environ deux pour cent par an. On prétend parfois que les sociétés savantes publient trop, mais je ne suis pas de cet avis — pourvu qu'il s'agisse réellement d'informations scientifiques.

Ces livres me sont très précieux, dans ce sens qu'ils m'évitent une perte considérable de temps et d'argent, en m'empêchant de recommencer des expériences déjà faites ou essayées par d'autres à moins que je n'éprouve le désir d'entreprendre à nouveau telle expérience, tout comme on peut avoir envie d'entendre à nouveau tel morceau de musique. Regardez seulement à quel point les ouvrages de Faraday sont farcis de rapports sur ses expériences et ses découvertes, comme s'il avait tenu à graver l'ensemble de son œuvre dans le granit. Ou relisez la récente réimpression en cinq ou six langues, y compris le latin, du texte original des *Déterminations de l'électromagnétisme* d'Oersted. C'est terriblement bref, mais il y a littéralement une expérience et un fait dans chaque ligne. Un tel ouvrage garde éternellement sa valeur.

On m'a demandé aujourd'hui ce qu'un homme de plus de soixante-dix ans peut faire afin de ne pas rester inactif. L'ennui est qu'un homme qui ne parvient pas à s'occuper ne s'est certainement pas intéressé à beaucoup de choses à l'époque où, étant plus jeune, il avait encore un esprit actif. Si, au contraire, il avait mis alors à profit ses capacités intellectuelles, il trouverait plus tard bien des possibilités de s'occuper en lisant, en expérimentant ou encore en

observant les gens qui vivent autour de lui. Et il aurait certainement aussi une ou même plusieurs distractions favorites auxquelles il pourrait se consacrer jusqu'à sa mort.

Je suis maintenant fort âgé, et je ne tiens nullement à prendre ma retraite. Le jour où le docteur apportera dans ma chambre le cylindre d'oxygène, je saurai que le moment de tout quitter est venu.

Les gens ne sont pas aussi actifs à soixante-dix ans qu'ils l'étaient à cinquante, parce qu'ils ont surmené leur mécanisme. S'ils aiment faire telle ou telle chose, ils finissent toujours par exagérer. Ils mangent trop, ou ils boivent trop, ou s'ils aiment dormir, ils dorment trop.



Pour la plupart des êtres humains, il est impossible, à cause de leur mentalité, d'être vraiment heureux. Les seuls à l'être continuellement sont ceux qui, n'ayant pas beaucoup d'ambition, se contentent d'un travail facile et insignifiant. Un homme dont le métier consisterait à attraper des papillons sera probablement assez satisfait de son existence, et ce durant toute sa vie.

L'époque la plus heureuse de mon existence fut celle où j'avais douze ans. J'étais juste assez grand pour commencer à trouver la vie agréable, mais pas encore suffisamment pour comprendre les ennuis et les soucis qu'elle comporte. Aujourd'hui, passant en revue toute mon existence longue de quatre-vingt-deux ans, je peux dire que j'ai été relativement heureux. J'avoue que j'ai eu une meilleure chance d'être heureux que la plupart de mes contemporains. Mais d'un autre côté, j'ai eu, moi aussi, bien des malheurs.

Pourtant, j'ai toujours trouvé, lorsque j'étais inquiet ou

malheureux, que la meilleure chose à faire était de concentrer mon esprit sur un problème quelconque, de travailler de toutes mes forces et, surtout, de ne pas penser à la cause de mes ennuis. Comme cure d'oubli pour gens préoccupés, le travail est supérieur au whisky. Et même infiniment supérieur.

En général, les hommes de notre époque sont incapables d'être complètement heureux parce que, quelle que soit leur fortune, ils désirent toujours davantage. Je veux parler de biens matériels d'argent et aussi de ce qu'on appelle le luxe.

Pendant un grand nombre d'années, j'étais tourmenté chaque mois en pensant aux salaires que j'avais à payer ; et je ne savais pas toujours comment réunir les fonds nécessaires. Mes ennuis provenaient de ce que j'ai toujours eu trop d'ambition et que je me suis souvent attaqué à des projets trop considérables pour mes possibilités financières. Si j'avais été moins ambitieux, et si je n'avais pas entrepris tant de choses, ma vie aurait été probablement plus heureuse, mais aussi moins utile.

POUR DECOUVRIR LA SUITE :

[HTTPS://AMZN.TO/2HYLROI](https://amzn.to/2HYLROI)